



Le poète

Il y a encore quelques mois, je m'efforçais d'être sociable. J'attirais des inconnus dans ma maison ; le vin étincelait comme des fleurs de sang dans les verres que je leur tendais. Au petit matin, les yeux des jeunes femmes et des jeunes hommes se vidaient, coulaient goutte à goutte, chaudement, sur leurs cous, sautilaient sur les clavicules et descendaient en ruisselant. Mais moi, qui n'avais pas bu, j'étais assis comme de la cellophane dans le fauteuil râpé à côté du chauffage central et j'observais leurs danses ; ils se détachaient des murs auxquels ils s'étaient agrippés, et flottaient comme du lierre au gré du vent.


Enfant, j'essayais d'entrer en contact avec les gens à l'aide de petits gestes, en m'exprimant à demi-mot, mais eux aimaient le sonore, le concret, ce que j'avais en horreur. Ils ne pouvaient pas me comprendre. Ma






sœur aînée et moi grandîmes sans mère. Je me souviens que notre père aimait les mots « abstinence » et « sacrifice » ; il faisait partie d'une secte obscure dont nous devons nous aussi faire partie, mais quand j'eus seize ans, je séchai ces réunions pieuses qui me causaient des douleurs d'estomac. Si je souffrais de la soif pendant le repas, père disait : « Mange de la salade » ; boire, même de l'eau, était considéré par lui comme de la débauche ; nos palais et nos cœurs devaient rester secs.



Ma sœur quitta notre père plus tôt que moi, mais lorsqu'ensuite je partis, passant du froid de la maison parentale au froid du monde, je ne savais pas encore voler de mes propres ailes. Je me retrouvai dans une impasse, restai coincé, devins une balle de jeu et tombai très bas ; oui, je faillis me marier. Aujourd'hui, je me trouve sur une plaque de glace flottante qui m'emporte de plus en plus loin de cette rive qui se dessine, basse et morne, dans le lointain, et n'en est pas pour autant plus indistincte. Le silence autour de moi est tendu d'angoisse, gonflé comme un énorme nuage.




Je me promène tous les jours avec ma chienne, qui claudique exactement de la même manière que moi (j'ai conscience du ridicule du spectacle), dans





ce quartier de banlieue; quand je m'arrête, l'animal s'arrête aussi et lève les yeux vers moi. C'est au cours d'une de ces promenades qu'il arriva que je devins poète: au bord de la route se trouvait une voiture que le gel voulait peut-être rendre invisible, car elle avait l'air d'être emballée dans un fin papier de soie blanc. Le ciel qui pendillait entre les toits blancs lui aussi était blanc. Parvenu à peu près à hauteur de la voiture, je vis que le doigt d'un enfant voulait, avec des lettres, avec un mot, la faire ressortir de sa cachette, et qu'en même temps il la métamorphosait, lui retirait une nouvelle fois et avec insistance sa signification de voiture déjà remise en cause par le costume blanc. Quelque chose était écrit sur le capot, un mot qui éveilla mon intérêt; en passant tout près, je déchiffrai: COLÈRE. J'étais excité, bizarrement retourné comme si le visage nu d'une mariée voilée de blanc m'annonçait quelque chose, comme si je lisais dans son expression un message qui n'avait aucun rapport avec sa qualité de mariée.

Depuis ce moment, je me demande si les mots ne peuvent pas édifier un nouveau monde au-dessus du grand vide, au-dessus de l'abîme dans lequel est tombée ma vie. À présent, j'écris des mots jour et nuit,






peins les marées du ciel, qui font dériver un poisson enragé devant ma fenêtre, avec leur sonorité; je construis des tours et des ponts, je donne au soleil un balai étincelant et lui fais balayer les ombres des ravins, et je secoue la tête quand le vent que je décris lit comme un vagabond de vieux journaux dans un coin; en toute hâte, avec une curiosité ridicule, il tourne les pages.



Le bon génie

Par la porte du balcon devant laquelle Wotanek est assis à une table, je vois une chaise longue de plastique jaune repliée contre la balustrade. Du petit doigt de sa main gauche, Wotanek masse son incisive cassée avec une ardeur qui laisse supposer qu'il espère un effet de ce massage. Je connais Wotanek depuis longtemps ; cette façon qu'il a de se tenir recroquevillé est typique de lui. Quand il était un petit galopin, personne ne voulait jouer avec lui, vu qu'il faisait toujours tomber le ballon. « Espèce d'empoté », l'appela, plus tard, son épouse Helga, une vraie sainte de glace ; le jour du mariage elle l'embrassa sur le bout du nez, sur quoi il gela. Je ne connais Helga que depuis peu, ne sais donc rien de sa vie antérieure ; c'est une femme montée en tige qui a les jambes poilues, et porte toujours des tennis blanches.

Enfant, Wotanek faisait grève avec une endurance étonnante ; son refus des règles du jeu de notre monde faisait que même les muscles de son visage ne voulaient



pas remplir leur office ; c'est ainsi qu'il en arriva à vivre pour ainsi dire muré, ignoré, complètement dans l'ombre. Je présume que ce type d'existence s'est développé à partir d'une sensibilité hors du commun. Il était pensionnaire d'un foyer et n'avait pas connu son père, un pharmacien qui, pendant ses loisirs, remplissait des kilomètres de bandes de papier de ses essais de résolution d'un problème mathématique et qui, prenant à cœur l'insuccès de ses efforts, finit par se suicider. La mère, bien avant, était déjà morte du chagrin que lui causait cet homme. Comme Wotane ne pouvait pas pleurer la mort de ses parents, un spectacle le plongeait secrètement dans l'affliction, celui de branches nues que le vent agitait devant le ciel comme les morceaux d'un filet déchiré — pour ne rien attraper ; y avait-il une prise en dehors du petit Wotane ? La mélancolie permanente du chat qui appartenait au foyer le bouleversait elle aussi, et il n'y avait personne qu'il laissât prendre part aux souffrances de son âme.

L'apparente impassibilité de marbre du garçon agaçait ses éducateurs ; il comprenait leur incompréhension, mais il les considérait avec délices comme ses ennemis et était capable de secrètement les haïr. Mais

parfois, cette unique joie l'abandonnait, et il croyait alors être une verrue qu'il fallait cautériser.

Quand Helga, la jeune éducatrice, entra au foyer, Wotanek venait de se créer dans son for intérieur un bon génie plein de tendresse qui le mordait à mort, creusait un trou pour son cadavre et, désespéré par sa mort, faisait exploser les nuits par ses hurlements. Wotanek était mûr pour l'amour et presque heureux, ce qui ne changea pas au moment où Helga, le jour de sa majorité, l'épousa. Elle avait certes perdu sa place d'éducatrice, mais, comme elle était compétente, elle travailla dans différents métiers à la satisfaction de ses employeurs. Elle gâtait et humiliait Wotanek, lequel devint dès lors souffreteux et se transforma en quelques années en un beau squelette qui passait la majeure partie de son temps à lire, blotti dans un fauteuil. Quand Helga, après le travail, arpentait l'appartement de son pas énergique, elle chantonnait : « Debout, jeune randonneur », ce qui toutefois ne semblait pas irriter Wotanek. Désormais, il vivait pour ainsi dire derrière de doubles murs ; derrière le mur de son visage et derrière les couvertures des livres — jusqu'à lui-même aussi dont il se cachât : ainsi, il ne s'avouait pas qu'il était déçu par

son épouse que, dans son excentricité d'adolescent, il avait confondue avec le bon génie ; il se taisait, avait même renoncé à ses monologues.

Dans la chambre de l'établissement thermal où, après une opération, Wotanek passe les derniers jours de sa vie et se montre patient envers les messagers de la mort, les douleurs, je m'approche doucement. Au-delà du balcon, je vois des prairies sur lesquelles s'élèvent, comme les résidus d'une maladie, des tumeurs de neige, et au-dessus d'un précipice couvert de pieds de houx, un conifère qui s'étire pour toucher le ciel bouché. Tout en bas, le lac en respirant fait bouger sa peau squameuse. Je me penche sur les cheveux courts, gris plombé, de Wotanek et murmure : « Wotanek, moi, le bon génie... » Il tourne lentement vers moi son visage figé sans bout du nez ; son regard, qui n'a de disposition que pour le mot écrit, m'épelle péniblement, puis ses yeux s'ouvrent tout grand. Je pose les mains contre ses oreilles, m'incline profondément et lui tranche la gorge d'un coup de dent. Je vais à présent creuser une fosse et crier.